



**Lire des photos dans
une perspective de
genre. A propos de
Pouléis, un village des
Monts d'Arrée¹**

Yvonne Guichard-Claudic

L'image (photo, film documentaire...) peut être un outil à l'aide duquel le sociologue collecte du matériau pour sa recherche, concernant notamment les dimensions non verbales des comportements. Les images déjà existantes, quant à elles, peuvent constituer un objet d'étude susceptible d'enrichir notre compréhension du social. C'est cette seconde démarche qui sera la mienne ici.

Je voudrais regarder avec des yeux de sociologue les photos d'un ouvrage intitulé *Pouléis, un village des Monts d'Arrée*. Il s'agit d'un ouvrage réalisé à quatre mains. D'un côté un ensemble de photos d'agriculteurs, hommes et femmes de cette localité, couvrant la période 1975-1985, réalisées par le photographe Jacques Faujour. De l'autre, des textes poétiques rédigés par la sociologue polygraphe Anne Guillou, également auteure de nouvelles et de romans. Je voudrais pour ma part faire une lecture non plus poétique mais sociologique de ces photos. L'ouvrage est très beau et évoque avec talent ces hommes et ces femmes qui auraient pu être mes grands-parents et qui ont vécu et travaillé à la charnière entre deux mondes, l'avant et l'après modernisation de l'agriculture française. En même temps, dans leur grande simplicité, ces photos comportent une dimension universelle. Elles parleront je crois à de nombreuses personnes mais peut-être plus particulièrement à celles de ma génération qui sont nées et ont grandi sur ce territoire breton. Les années dont elles parlent, 1975-1985, sont celles de ma jeunesse ; celles aussi où en Bretagne, comme dans d'autres régions françaises, voit le jour un mouvement de réappropriation culturelle concernant des attributs auparavant dévalorisés, comme la langue, la musique, la danse bretonnes, la cuisine régionale, mais aussi une transformation du regard porté sur le monde rural. Jugé « arriéré » et à réformer de toute urgence dans le courant des années 1960, qui prenaient le train de la modernisation, le monde rural devient au cours des années 1970 à la fois le conservatoire de ces pratiques culturelles que l'on se réapproprie à travers la parole des anciens et le lieu d'installation de néo-ruraux qui vantent la qualité des paysages et s'inspirent de certains éléments des modes de vie traditionnels.

¹FAUJOUR C., GUILLOU A., *Pouléis, un village des Monts d'Arrée*, (1975-1985), La Grange aux livres, 1993.

Les travaux d'ethnologie et de microsociologie du local qui caractérisent cette époque (Verdier, 1979 ; Zonabend, 1980 ; Morin, 1967) portent attention au quotidien, à l'ordinaire des jours, à la culture matérielle des femmes et hommes « ordinaires » du passé récent, que l'on découvre sujets de l'histoire et dont les pratiques traditionnelles, auparavant renvoyées à une routine peu valorisante, se trouvent anoblies par le regard nouveau qui est porté sur elles.

Mais revenons aux photos de Jacques Faujour et tentons de les interpréter dans une perspective de genre. Par genre, nous entendons le processus de construction sociale de la différence des sexes, en tant qu'il est producteur à la fois de catégorisation et de hiérarchisation sociales. Si le terme sexe différencie les hommes et les femmes à partir de leurs caractéristiques biologiques, le terme genre, les distingue à partir de leurs caractéristiques socioculturelles.

Certaines sont des photos de femmes, d'autres des photos d'hommes, d'autres enfin sont mixtes. Le propos s'organisera autour de quelques thèmes que m'inspirent ces photos.

Les corps, la présentation de soi, les postures dans l'espace de travail



L'espace de travail est en même temps un espace domestique élargi, qui ne nécessite pas que l'on soigne sa mise, que l'on soit femme ou homme. Une coquetterie féminine trop manifeste, ailleurs attendue, serait ici déplacée. On est habillé en « tous les jours » et pas « en dimanche ». Les vêtements diffèrent néanmoins : les femmes portent le tablier, comme la vieille femme sur la première photo, ou la blouse comme la femme plus jeune. Aux pieds les chaussons, qui pourront se glisser dans les sabots si on veut quitter les abords de la maison.

La différence entre les générations se lit dans le costume de chacune, dans sa coiffure aussi. Le tablier de la vieille femme est fait d'un coton rayé usé, décoloré ; elle porte des bas en tricot, ses cheveux sont réunis en chignon. La femme la plus jeune porte une blouse de tissu imprimé, ses cheveux semblent permanentés et si elle porte des bas, ils sont transparents. Tandis que la vieille femme regarde au loin dans une position statique, la femme la plus jeune est saisie dans le mouvement qui la conduit hors de la maison.



L'apparence masculine est fort différente. Tee-shirt et jeans pour l'homme le plus jeune, gilet, chemise à carreaux et bottes en caoutchouc pour le plus vieux. Par tous les temps, la casquette est l'apanage des hommes tandis que les femmes ne se couvrent la tête qu'à l'église ou quand le soleil est fort. La cigarette aussi est un produit typiquement masculin. L'homme le plus jeune n'est pas grand mais la façon dont il occupe l'espace dégage une forme d'aisance corporelle. Un sourire discret anime le visage de l'homme le plus âgé ; à l'arrière-plan, on devine la mobylette, alors appelée vélomoteur, instrument de mobilité pour celles et ceux qui n'ont pas encore de voiture.

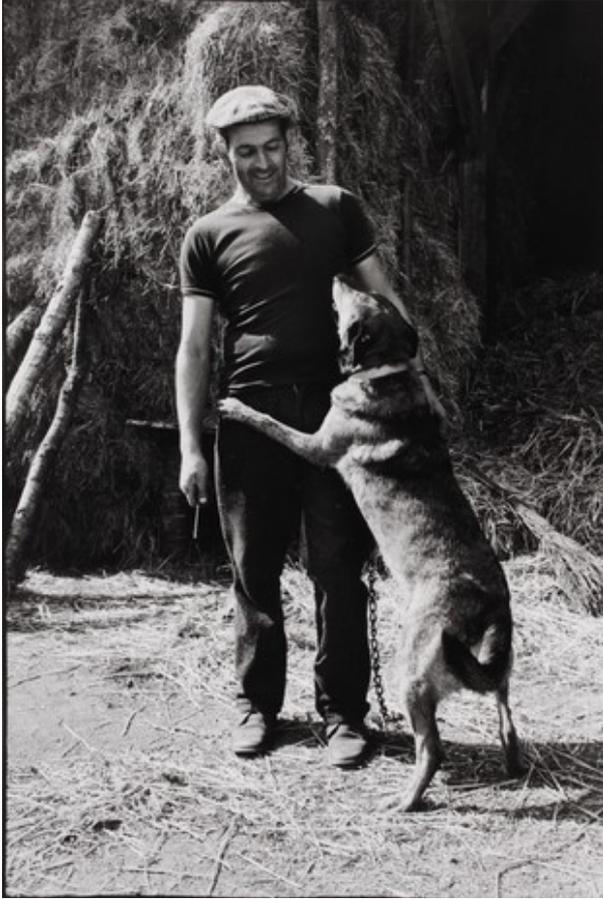
Le rapport aux animaux

Les animaux ne sont jamais loin ; ils figurent sur de nombreuses photos : animaux familiers comme le chien, compagnon de travail et de loisir, et le chat, qui se limite plus aux abords du logis ou encore la poule, qui elle aussi parcourt les espaces communs. Rapport d'abord fonctionnel, dit-on souvent,

mais qui n'exclut pas l'affection. On en trouve la trace dans chaque photo : la vieille femmes et le chien qui regardent dans la même direction, le geste tendre de la femme qui porte le chat, le sourire heureux de l'homme sur lequel saute le chien ou la vigilance des yeux du chien contre lequel la femme s'adosse avec confiance à l'heure de la sieste tandis que l'homme somnole sur le tas de foin

Dans les photos qui suivent, le chien accompagne hommes et femmes, mais le chat apparaît seulement dans des bras féminins.









C'est dans l'affectation sexuée des animaux de travail et de leurs locaux que se lit la division sexuelle du travail : aux femmes les vaches et l'étable, aux hommes les chevaux et l'écurie. La singularité sexuée de ces deux espaces a déjà fait l'objet de longs développements ethnologiques (Simon, 2005).



Les travaux et leurs lieux

Certains lieux sont plus spécifiquement réservés au travail des femmes ; c'est le cas de cet apprentis qu'en breton du Morbihan on appelait le cardi : c'est là que, comme la femme sur la photo, on prépare une partie de la nourriture de la maisonnée, celle de certains animaux, aussi (chats,

chiens...). Le jardin potager, qui pourvoit aux besoins alimentaires de la famille, est aussi souvent un espace féminin (ici une femme trie les échalotes, qu'Anne Guillou, dans le poème qui accompagne la photo, qualifie de « soleil de l'hiver »), tandis que le champ, lieu de la production marchande, est prioritairement masculin.



Les femmes n'en sont pas exclues néanmoins. Ainsi voit-on qu'une tâche minutieuse et patiente comme celle de la cueillette des haricots verts, est laissée aux femmes (et parfois aux enfants). La récolte des pommes de terre, quant à elle, est mixte et on voit hommes et femmes y collaborer.



Le sexe des instruments

Les outils eux aussi ont un sexe.



Ainsi avec le cheval, animal plutôt masculin, va la charrette mais aussi tous autres les instruments qui servent à l'atteler pour charruer ou effectuer d'autres travaux et les soins nécessaires à son entretien. Mais dans les années 1970, le cheval apparaît comme une survivance et est remplacé partout par le

tracteur, qui témoigne de l'entrée des hommes dans la modernité. Du côté des femmes, c'est plutôt le confort domestique qui jouera ce rôle.



La faucille, affûtée par des mains masculines, peut aussi être maniée par des mains féminines mais le geste auguste du faucheur relève plutôt des habiletés masculines.



Sur la première photo, le traditionnel balai en paille de riz figure à côté de la femme, prêt à nettoyer la terre battue de la salle aussi bien que la cour, mais c'est surtout la deuxième photo, où des femmes aux dos arrondis portent des seaux, qui me paraît la plus représentative des travaux des femmes rurales des années 50-60 et de celles d'avant-guerre : seaux d'eau, seaux de lait, seaux de grain... Chez nous comme ailleurs, les femmes portaient inlassablement des petites charges qui à la fin de la journée, pesaient très lourd.



Terminons cette revue des outils sexués par le sourire triomphant et la posture bien droite de cette femme qui arbore fièrement son bel ouvrage au crochet, encore en cours de réalisation. Dentelle au crochet plutôt féminine mais broderie à l'aiguille masculine aussi bien que féminine. Les codes évoluent au fil des temps qui changent.

Le genre, avons-nous dit en introduction, catégorise et hiérarchise. La dimension catégorisation, différenciation, transparaît davantage que celle de la hiérarchisation dans ces photos, notamment au travers de la division sexuelle du travail. Pour Danièle Kergoat (2000), celle-ci a deux principes organisateurs : le principe de séparation (il y a des travaux d'hommes et des travaux de femmes) et le principe hiérarchique (un travail d'homme « vaut » plus qu'un travail de femme). Ces principes s'appliquent de façon très large en raison de l'effet de légitimation qui repose sur la naturalisation/biologisation des inégalités sexuées qui renverraient au destin de l'espèce humaine.

Ici, la différence des sexes, la séparation des espaces transparaît clairement ; la hiérarchie des fonctions semble plus difficile à percevoir, ne serait-ce qu'en raison de la pauvreté des équipements qui caractérise le groupe d'agriculteurs et d'agricultrices (on est tenté de dire de paysans et paysannes) saisi par l'objectif du photographe. En dehors de l'exemple du cheval et des vaches, de l'écurie et de l'étable, peut-être peut-on en trouver un indice dans les formes que prend la mixité. En effet, si la division sexuelle du travail n'est pas étanche, s'il y a bien des chevauchements entre tâches masculines et tâches féminines, les femmes peuvent « tout faire », alors que les hommes se livrent plus difficilement aux activités connotées féminines, au risque de se déviriliser. Si bien que les hommes sont exemptés de certaines tâches, alors que les femmes ne le sont de presque aucune. Mais on déborde sans doute ici le propos de Jacques Faujour, dans un sens néanmoins que n'aurait probablement pas renié sa co-auteure, Anne Guillou (1996).

Bibliographie

- FAUJOUR J., GUILLOU A., *Pouléis, un village des Monts d'Arrée, (1975-1985)*, La Grange aux livres, 1993.
- GUILLOU A., *Les Femmes, la terre, l'argent*, Editions Beltan, 1990, réédition Coop Breiz, 1996.
- KERGOAT D., 2000, « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », in HIRATA H., Laborie F., LE DOARE H. et SENOTIER D., *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF.
- MORIN E., *Commune en France : la métamorphose de Plodémet*, Fayard, 1967.
- SIMON J-F., « L'ordre des choses. Le patron à l'écurie et la patronne à l'étable ! », BALCOU J. (dir.), *Des chevaux et des hommes en Bretagne*, Perros-Guirrec, Éditions Anagrammes, 2005, p. 109-125
- VERDIER Y., *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979.
- ZONABEND F., *La mémoire longue. Temps et histoire au village*, Paris, PUF, 1980.